Annie Christy, comme un hymne à la joie.

Annie Christy n'était encore qu'une enfant, dans l'immédiat après-guerre, lorsque son père, le peintre André-Joseph Dutruel s'est installé à Rambouillet avec sa famille.
Aussi loin que remontent ses souvenirs, elle se rappelle avoir vu son père et Gustave Hervigo peindre; elle-même dessinait, beaucoup, jusqu'au baccalauréat. Elle aurait souhaité entrer aux Beaux-arts, mais y renonça, cédant devant les craintes paternelles d'un avenir incertain. Ses études la ramenèrent cependant indirectement à l'art, puisqu'elle prépara et obtint une maîtrise en philosophie, une autre en psychologie clinicienne de l'enfant et enfin une maîtrise d'esthétique.

Annie le dit elle-même « *il faut choisir entre le métier de critique d'art et celui d'artiste* » et ce choix, malgré sa formation, elle le fit assez tôt ; en effet, elle entra, simultanément, en 1972, à l'Education nationale comme professeur-documentaliste et à la galerie Robert Four, dans le 6ème arrondissement de Paris. C'est ainsi que l'œuvre d'Annie s'est retrouvée aux côtés de celles de Folon et de Toffoli et ensuite parmi les tapisseries de Le Corbusier et de Braque.

Elle suivit son époux muté dans le nord de la France et, nommée en lycée, elle donna en plus des cours de graphisme au GRETA, à des jeunes sans le baccalauréat et à des adultes afin qu'ils puissent entrer dans la vie professionnelle. De retour en région parisienne, nommée en zone prioritaire, elle consacra beaucoup de son temps aux enfants. Elle organisa de nombreuses visites de musées et des voyages culturels pour eux. Son attachement à la transmission lui valut de se voir nommée Chevalier dans l'Ordre des palmes académiques.

Mais portée par une force profonde, Annie Christy retourna vers la création et fit naître de nombreux cartons pour des tapisseries d'Aubusson.

Membre associé puis sociétaire de la Société nationale des beaux-arts, elle y présentera son travail pendant de longues années, et en galeries aussi. En 1986 elle obtiendra le premier prix de la tapisserie d'Aubusson, Biennale azuréenne Arts et lettres, fondation Michel-Ange. Elle est sociétaire de la Nationale des beaux-arts et des artistes français, médaillée d'or Arts sciences et lettres, médaillée d'or du Conseil général du Loir et Cher et s'est vu décerner bien d'autres prix et notamment celui d'Yves de Valence au Carrousel du Louvre…

Plusieurs rétrospectives lui ont été consacrées en France et l'on se souviendra de celle de Rambouillet, en 2008, organisée au palais du Roi de Rome par la mairie et par l'association Patrimoine et avenir de Rambouillet et de sa région.

Deux moments particuliers sont à souligner puisqu'en 1994, Annie Christy participa à une double manifestation artistique, au musée des Beaux-arts de Pékin et au musée de Zhejiang à Hangzou, en Chine, sous le haut patronage de l'Unesco et qu'en 2008-2009 elle exposa au Japon, avec la Société nationale des Beaux-arts et la chambre de commerce de Paris, pour les 150 ans des relations franco-japonaises à Tokyo, Sapporo, Mito et Yokohama.

Elle participa à de nombreuses autres expositions de groupe à l'étranger et notamment en Suisse, en Allemagne, en Inde, au Liban, en Corée et en Hongrie ; on trouve aussi ses œuvres à l'hôpital de Calvi, dans des mairies, comme celle d'Unterhaching en Allemagne et dans d'importantes collections locales et privées.

Revenue habiter Rambouillet, elle expose à la biennale des Beaux-arts de notre ville. Elle est aussi membre du bureau de l'association Arts et partage et membre de l'association des Peintres en vallée de Chevreuse.

Annie Christy expose aussi tous les ans à Art Capital, au Grand Palais, à Paris.

Les cartons de tapisserie.

Comme autant d'herbes sous-marines emportées par le courant, comme autant d'herbes folles secouées par le vent ou comme les flammes d'un grand feu, fort voire ardent, les motifs des cartons de tapisserie d'Annie ondulent et dansent, s'embrassent, s'enroulent et s'envolent. Les couleurs sont franches et rayonnent d'un éclat sans demi-teinte. C'est la Walkyrie de Wagner, c'est une symphonie de Beethoven qui retentissent à nos oreilles en même temps que les images explosent sous nos yeux.

Nocturne. 132 x 105 cm.

Le Phénix 118 x 132 cm.

Les dessins.

Annie a appris aux côtés de son père à reproduire des modèles et à dessiner, mais jamais cependant elle ne s'y était essayée dans le passé.

Ces formes en noir-intense- sur fond blanc sont comme autant de vagues, généreuses et puissantes. Toujours elles s'élèvent, toujours elles se tiennent droites et solides. Souvent abstraits, ces dessins s'inspirent aussi quelquefois des lettres de l'alphabet qui l'amènent à composer autour d'une initiale. On pourrait croire à un automatisme, à une absence de dessein et pourtant leur singularité, leur homogénéité, leur rigueur et ce qu'on peut y lire, plusieurs fois renouvelé, donnent à chacun d'eux un aboutissement remarquable.

Et ces dessins dansent eux aussi ; ils ont un côté primesautier qu'accompagnerait avec justesse quelque morceau de jazz. Et pourquoi pas, de free jazz ?

Et la peinture ? Tout en douceur et en profondeur…

Depuis son retour Annie peint aussi autre chose que de l'abstrait, mais sans jamais de modèle. La méthode qu'elle a adoptée l'a conduite à peindre par série : les fleurs et aussi les arbres, la mer, le coucher du soleil et les personnages.

Ce qui guide la peintre lorsqu'elle commence un tableau, c'est la couleur : c'est d'abord vers elle qu'elle se laisse attirer.

Puis, comme si un fil invisible tenait sa main qu'un esprit inconnu guiderait, Annie jette la couleur sur la toile, la tend et la densifie aboutissant à une profondeur puissante. Aucune de ces fleurs n'existe dans les jardins ou dans les champs, aucune de ces couleurs non plus, mais leur évocation d'une nature à préserver, la poésie que ces tableaux dégagent enchante et apaise.

J’ai eu un vrai coup de cœur pour un coucher de soleil au ciel extraordinaire ; un ciel d’orage à venir, hypnotique, gradué, menaçant. Il m’a fait penser à certains dessins de Victor Hugo. On entendrait presque le tonnerre gronder en le regardant.

Et ces arbres ! Ce ne sont certes pas des baobabs et pourtant la lumière dans laquelle ils baignent m'inspire l'Afrique ; de ce jaune d'or pur naît une clarté chaleureuse et enveloppante.

Lorsque c'est le bleu dont elle s'empare, on est saisi par sa profondeur, son intensité.

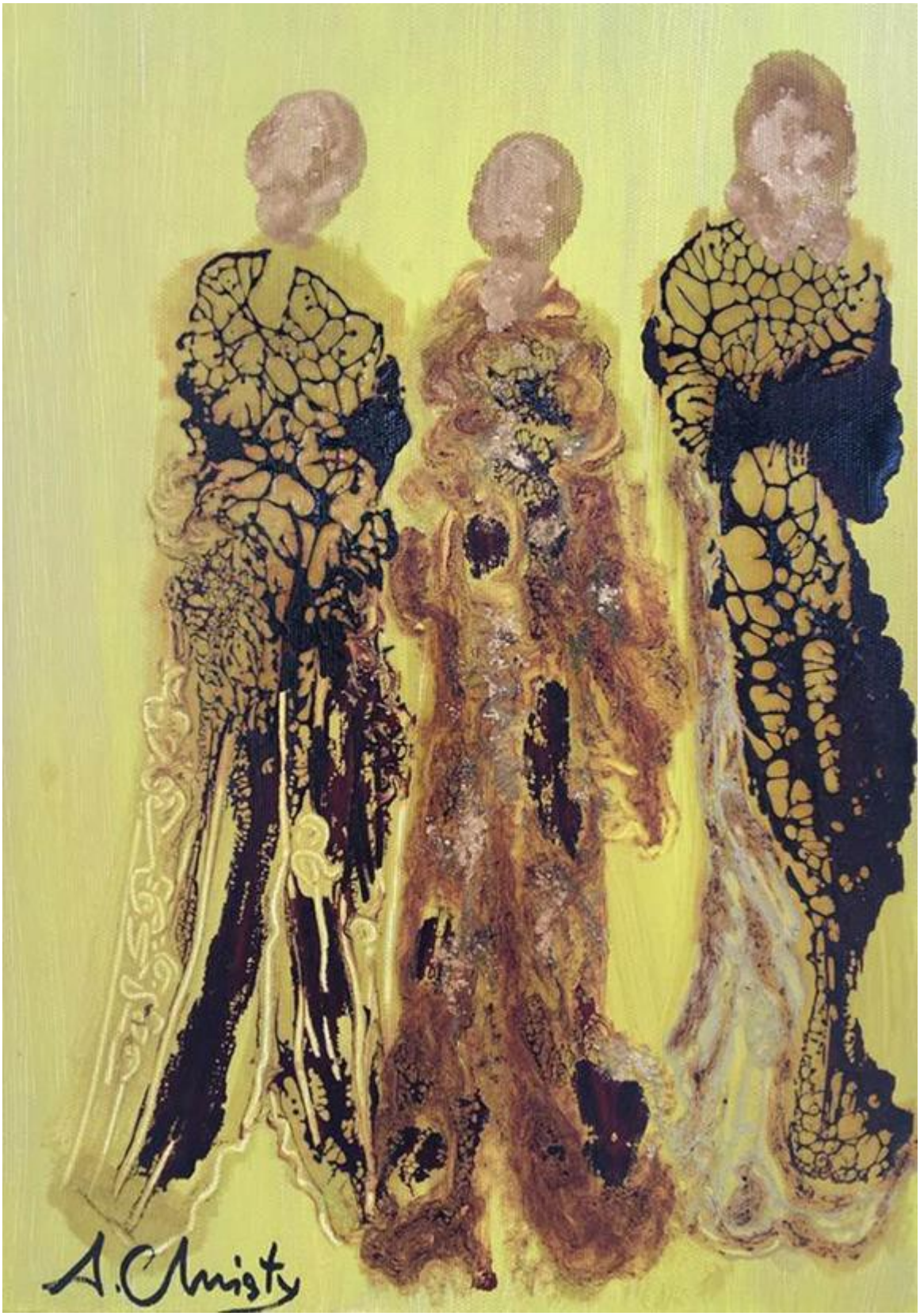
Et lorsque des scintillements brillent dans les arbres, alors des milliers de lucioles y dansent, au son deviné des criquets. C'est l'été, il fait si chaud et il fait si bon dehors !

De sacrées bonnes femmes…

La silhouette en est tracée, suggérée et ces femmes -car ce sont toujours des femmes-, à la silhouette élégante, mais sans visage, semblent toutes se rendre à une soirée mondaine. Les tableaux sont doux et j'entends bruire le tissu de leurs jolies robes.

Cette profondeur de la matière, ce jaillissement de couleurs, cette dynamique des formes sont autant d'odes à la joie, à la vie. Les contempler fait vibrer doucement une corde essentielle à l'existence, celle de l'optimisme.

Jocelyne Bernard


A. Christy